

## Le Karma nomade du lien Bref relevé d'anthropologie vietnamienne\*

Le Huu Khoa  
Professeur des Universités  
Lille III



Synergies Monde n° 3 - 2008 pp. 57 - 66

**Résumé :** *Cet essai d'errance anthropologique sur le lien dans la culture vietnamienne raconte à sa façon la découverte de l'œuvre de François Jullien par l'auteur de cet article. Non seulement, souligne-t-il, de la fécondité de l'œuvre, mais aussi de l'effort de qui s'investit patiemment dans un décloisonnement des différences, en cherchant un espace vital inédit qui nourrisse discrètement le lien humain.*

**Mots-clés :** la notion de lien, anthropologie

**Abstract :** *This essay is an anthropological wandering about the link between Vietnam's culture where the author relates as its manner the discovery of Charles Jullien works. He not only emphasizes on the fecundity of his works, but also on the way he patiently invested himself to become wide opened to differences by searching a new living space that subtlety feed human links.*

**Key words :** Link as a concept, anthropology

François Jullien est philosophe et sinologue ; moi, anthropologue de formation et vietnamologue par naturalisation. Lui circule entre la philosophie européenne et la sinologie classique pour mieux saisir l'écart entre les deux civilisations; moi, je navigue entre les adages, dictons, maximes, proverbes, pour mieux comprendre l'âme vietnamienne, ruinée puis reconstruite entre guerres et exils. Son réseau dense de raisonnements théoriques lui permet de se situer souvent en dehors pour mieux saisir l'en-dedans ; la fissuration entre l'Occident et l'Orient en termes de pensée ne lui fait pas peur ; au cœur des fractures, il réfléchit sur les écarts; entre rivages, il est attentif aux clivages. Pour lui, déranger les évidences contribue à étendre et reconfigurer le champ du pensable. Pour ma part, plus modestement et dans un tout autre champ, l'argument de ma recherche s'éloigne rarement des chants populaires qui forgent le dit du peuple. En Chine, la culture savante sait dominer ; au Vietnam, la culture populaire aime se placer au premier rang pour mieux exploiter le champ

réflexif national. Il y a bien d'autres différences mais, peu importe, l'essentiel en sciences humaines est que ces différences s'autofécondent. Dernier aveu concernant mon approche des ouvrages de F. Jullien : en le suivant sur les chemins de fracture, j'ai découvert, récemment et paradoxalement, une autre lecture. F. Jullien, lui aussi, me semble être un  *penseur du lien* . Aussi cet essai d'errance anthropologique sur le lien dans la culture vietnamienne raconte-t-il à sa façon ma découverte de l'œuvre de François Jullien. Non seulement de la fécondité de l'œuvre, mais aussi de l'effort de qui s'investit patiemment dans un décloisonnement des différences, en cherchant un espace vital inédit qui nourrisse discrètement le lien humain.

### Lien biologique : le flux continu dans la vision ascensionnelle

Deux expressions effrayantes désignent l'absence de lien: «bụi đời» (poussière de vie) et «oan hồn» (âme errante) ; la première stigmatise les orphelins qui deviendront potentiellement des vagabonds, puis des mendiants ; l'autre accentue la perte totale des êtres qui, après leur mort, flottent sans racine natale, voués pour toujours à la damnation. Sans famille ni origine, sans ancêtres ni terre, ils flottent dans l'infini. Entre ces deux extrémités, corps-poussière et vie-errance, aliénantes et humiliantes, ceux qui vivent en famille doivent s'estimer heureux d'être sous la protection de leurs ancêtres. La vénération due aux ancêtres, le respect envers les parents, l'obéissance aux aînés reposent sur le plus concret des liens :  *le lien biologique du lignage* , base de la croyance collective des Vietnamiens. Ce lien biologique renvoie à l'idée selon laquelle ce sont les ancêtres qui offrent la vie à leurs descendants, ce sont les parents qui assurent l'existence des enfants en leur donnant directement sang, chair et os ... Du fœtus au berceau, le faire-corps livre le donner-corps dans une continuité génératrice. Ce lien familial est indiscutable dès l'organisme corporel:  *máu chảy ruột mềm*  (le sang coule, l'intestin ramollit). Ainsi l'expression «à chacun son lien»:  *trâu đồng nào ăn cỏ đồng ấy*  (chaque buffle mange l'herbe de son champ), forge la représentation mentale du Vietnamien, comme si le champ de circulation du vivant dans sa chance de survie se limitait au champ familial où la fertilité du groupe suffit au bonheur de chacun de ses membres. La formule «durer, demeurer, persister», que croisent Henri Bergson et William James, retrouve ici son étendue, elle dépasse la durée temporelle du pur vécu en instaurant une durée non différenciée par le lien qui dure. De là, la cohésion familiale couvre, gère, génère sans peine les expériences individuelles, sauf si le malheur frappe par le haut, en amont, lorsque les parents sont dans l'incapacité d'assumer le sang vif du lien :  *đem con bỏ chợ*  (abandonner l'enfant en plein marché), une impardonabilité parentale qui efface le lien biologique en laissant hors circuit la continuité naturelle de la temporalité familiale. L'anxiété permanente des parents vietnamiens est manifeste face aux conséquences de la misère, de la guerre, qui peuvent laisser se reproduire le bụi đời (la poussière de vie), et tôt ou tard le oan hồn (l'âme errante); la mort est déjà là, mais le soulagement ne sera pas au rendez-vous:  *chết không nhắm mắt*  (mort sans pouvoir fermer les yeux).

Or je crois que l'élaboration théorique proposée par François Jullien à partir de la pensée chinoise permet d'inscrire la pensée du flux ininterrompu dans une

vision ascensionnelle. Car elle ouvre un autre accès à la transcendance, puisque ne la détachant pas du procès du monde. Sous la figure du Ciel sont articulées, hors théologie, à la fois la *transformation* continue du monde et la *promotion* du réel.

### Lien ancestral : le passé (sur) mesure le futur

Les piliers du culte des ancêtres reposent sur deux qualités des descendants, soutenues avec force par le confucianisme, et acquises sous le contrôle permanent de la famille: *hiếu* (la piété filiale) et *thảo* (le sacrifice né de la sollicitude). Ces deux termes, une fois associés en *hiếu thảo*, indiquent les devoirs de l'enfant envers ses parents dans les épreuves de la vie, allant des minuties aux sacrifices fréquents pour le bien-être des Anciens. Dans une telle société patriarcale, le culte des ancêtres exige une descendance mâle en favorisant la fécondité féminine, et organise le maintien de l'unité familiale dans une structure verticale dominée par les ancêtres disparus. À partir de cet espace familial structurant mais ouvert aux proches de la même parenté, le culte des ancêtres fait cohabiter parfois sur le même autel les grandes croyances (bouddhisme, christianisme ...). Affirmer que le culte des ancêtres tolère le syncrétisme peut paraître un peu confus; mais penser que ce culte assure l'indivisibilité familiale en acceptant, grâce à son ouverture au monde extérieur, la possibilité d'autres spiritualités au sein de la demeure, rend alors la réflexion anthropologique sur la construction familiale plutôt attirante. L'affinité du lignage va en effet des pratiques de solidarité aux réseaux étendus du patriotisme local. Dans la réalité villageoise à la vietnamienne, ce double enracinement terrien-ancestral se prolonge dès lors que les difficultés de la vie se font sentir; les émigrés obligés par la misère de renoncer à cet enracinement sont classés dans la catégorie *tha phương cầu thực* (aller au loin pour chercher la nourriture); ils peuvent s'organiser en diapora ou en congrégation pour retrouver les règles d'entraide qui assureront l'éthique du lien. L'expression *cội rễ* (le socle du tronc principal reposant sur la racine) décrit la solidité de l'origine d'un groupe familial dont la texture réflexive insiste sur ce lien d'identité, comme la mémoire est le lien d'unité. Cette unité, jamais divisible, perdure, car la durée est à la fois son tout et son terme: le tout se déplace en actes, le terme circule en souffles de vie. Cette impossibilité de céder à l'oubli a son ouverture interprétative dans la vision de F. Jullien sur le temps : «(...) un ensemble d'ères, de saisons ou d'époques ; dans l'Espace, un complexe de domaines, de climats et d'orient». <sup>1</sup>

### Lien filial : l'amont vif vers l'aval plein

Deux expressions, qui marquent le passage de la vie à la mort en fixant les séquences prévisibles de l'existence, circulent dans le lien filial : la première, *cha mẹ sinh con trời sinh tính* (les parents font naître les enfants, le ciel fait naître leur caractère) ; la seconde, *nghĩa tử là nghĩa tận* (le sens de la mort fera le sens de la fin). Les parents, générateurs du lien et amplificateurs de la continuité, sont responsables du premier événement qui marque le début de la vie de l'enfant ; le ciel, entité du surpuissant mais aussi imprévisibilité du surnaturel, surdétermine le hasard dans l'évolution psychologique de cet

enfant, indépendante de la volonté parentale. Puis la mort envoie son message dans l'aller vers une certaine fin, fin d'une présence palpable mais aussi arrivée au terme d'un voyage, d'un trajet dans la vie avec d'autres vivants qui tous contribuent à la continuité du lignage, prouvant à la personne qu'elle n'est pas une simple unité du lignage, prouvant à la personne qu'elle n'est pas seulement un visiteur-passager indifférent de la durée, mais le marqueur d'un parcours constitutif du flux continu d'une parenté. Entre ombre et lumière, la naissance et la disparition dévoilent jour après jour la trame du devenir, l'imprévu devient peu à peu le visible au sein du groupe familial, l'espace familial devient lieu de gestation de l'individualité imprévisible : *karma* collectif singulier, le soudain est cadré, la rupture semble donc endiguée. L'imprévisible et l'imprévu peuvent créer la surprise, mais jamais la discontinuité. Ceux qui croient au lien acceptent l'étonnement face à la différence pour mieux préparer le refus en présence de la disjonction. Or nourrir sa vie, c'est nourrir ses liens, et F. Jullien insiste sur l'influx qui fait ressortir « l'essor de là » de façon à rendre ceux-ci à leur limpidité-subtilité-alacrité ; et, par là, rejoindre toujours plus intimement ce mouvement constant d'influx qui, dans le grand proces du monde comme en moi-même, ne cesse de rendre la vie à son essor»<sup>2</sup>

### Lien natal : le natif cueillera l'émotif

Entre les pousses à la cime et la racine en profondeur, les Vietnamiens choisissent d'examiner le lien par le bas, sous terre, où la racine souffle vers le haut sa force de vie aux jeunes feuilles entre vent et pluie. L'expression de l'enracinement dès la naissance: *nơi chôn nhau cắt rún* (lieu où l'on enterre le cordon d'origan, où l'on sépare le nombril du corps de la mère) symbolise avec force le lieu où commence chaque existence. L'individu peut ainsi identifier le lien qui l'unit à une terre porteuse d'une histoire ancestrale. Le lieu du lien natif est aussi celui de tous les désirs de retour. Kiệt Tấn, écrivain de la psychanalyse de l'exil à la vietnamienne, dans sa formule: *cuống rún chia lia* (le cordon quitte le nombril, jeté au loin), fait allusion aux boat-people entre le Pacifique (mer-cimetière) et l'Occident (terre-étrangeté) et résume ainsi le malheur de son peuple après 1975. Dans ce champ du lien, la sélectivité est une évidence: *khát máu tanh lòng* (différence sanguine, dégoût sentimental), le verbe *tanh*, qui évoque à la fois le dégoût et la nausée, autorise ainsi l'indifférence dans les rapports entre inconnus, puisqu'on est incapable d'identifier les origines du lien. Un tel acte se justifie en renforçant l'organicisme du lien: *máu ai thấm thịt ấy* (chaque sang sait pénétrer dans sa propre chair). La valeur du commun familial a donc un rôle civilisateur dans la déculpabilisation contre l'errance. Ce lien natif d'une génération à une autre, réchauffe cette terre-chair, ciment ce socle-racine, et fait s'épanouir l'amour insoupçonné contre tout décollement de la vie antérieure à la vie présente. «Vivre avec un lien», c'est aussi «vivre avec un fond(s)». F. Jullien estime que l'individualité de la conception asiatique «(...) n'est ni individualiste (en concevant le monde à partir du moi), ni niant l'individualité (puisque toute actualisation se fait à travers des individuations); sa perspective est transindividuelle (l'existence prise dans son ensemble ne cessant d'interagir et de «communiquer» à l'intérieur d'elle-même)».

## Lien familial : la piété étend l'ancestralité

L'éducation sociale confucéenne vietnamisée à l'être adulte met en valeur deux qualités: *nhân* (le fond d'humanité) de chaque être qui dépend de *nghĩa* (la reconnaissance éthique de la dette). C'est là un signe de maturité, car l'humain semble conditionné en grande partie par sa capacité à mémoriser le recevable envers ses proches, puis plus tard envers autrui. Ici, les Vietnamiens se démarquent de leurs voisins confucéens, chinois, coréens et japonais, en plaçant au premier rang de l'éthique collective la conception de la proximité villageoise - le *nghĩa*. Ils la réinterprètent comme sentiment de la reconnaissance durable des dettes pour clarifier le *nhân*, fonds d'humanité, qui invite chacun à ne pas tomber dans l'insoutenable abandon de ses semblables. L'être entre dans la reconnaissance durable où les faveurs et les dettes interpellent tour à tour l'amour, le sentiment intime: «*người thương có nghĩa mấy năm cũng chò*» (la personne qu'on aime, si elle sait porter le *nghĩa*, l'attente défie le temps). Plus que la caution de l'amour, le *nghĩa* offre la fiabilité et la viabilité; dès lors, le véritable amour doit être durable; la durabilité va au-delà du désir éphémère, de la passion sentimentale. L'introduction de *nghĩa* comme sens éthique de la dette offre une compréhension plus étendue du concept central du culte du lien, *hiếu* (pitié filiale), en suggérant de placer le souci d'être dans la sollicitude envers autrui et en commençant par la proximité: la vénération se tourne d'abord vers les ancêtres, acte éthique naturel et réflexe moral déterminant la maturité de l'adulte dans la délicatesse relationnelle: *ăn bát cơm dẻo nhớ nẻo đường đi* (manger un bol de bon riz, on se souvient de son chemin). La piété filiale suggère un entraînement des gestes et des rites de respect, «sans usure», du culte des ancêtres. Ce «sans usure de la mémoire» commence par les soins que les enfants doivent prodiguer à leurs parents vivants, et qu'ils n'ont qu'à continuer après la mort des parents en les vénérant sur l'autel des ancêtres au centre - ou au cœur - de la maison. Ce savoir permanent portant sur l'antériorité, donc sur le lien, ouvre, selon F. Jullien, «la conscience à l'infinité de l'invisible sans le support de la foi, fonde la transcendance de la morale sans le secours d'aucune construction métaphysique ou religieuse»<sup>3</sup>

## Lien enracinant : les feuilles retombent

L'expression de la pensée du lien (ordonnant du liable), du désir des exilés au vœu des mourants, se condense dans: la *rung ve coi* (les feuilles retombent sur leur racine), unissant l'événementiel de la mort et l'existential de la vie au réconfort de l'évidence du lien, avec le monde des ancêtres comme univers global des vivants. Le tragique se dissout dans l'origine, le dramatique se dilue dans la source. Les rivalités de significations de la vie et de la mort sont relativisées: *chết gửi sống nhờ* (mourir en confiance, vivre en logeant): le confier est dans «on peut compter sur» un lien, une racine; le loger est dans «on est dans le provisoire» d'un lieu, d'un monde. Le premier semble définitif; le second, en revanche, s'avère passager. *Đi việc làng giữ lấy họ, đi việc họ, lấy anh em* (dans les activités villageoises, on choisit la parenté; dans les activités de parenté, on choisit les fratries): l'autoconsistance du lien se démarque du sectarisme familial, son point d'entente se trouve dans le partage des épreuves entre êtres de la même grande famille. La réciprocité de la fratrie lève l'ambiguïté

du clanisme en clarifiant la loi de la causalité du lignage, où la problématique du *karma* est inclassablement collective, surveillée par l'Éveil de chacun: *đời cha trồng cây đời con ăn quả* (le temps du père qui plante l'arbre, le temps de l'enfant qui mange les fruits). Il faut valoriser le positif à construire en sachant s'éveiller au négatif à subir : *đời cha ăn mặn đời con khát nước* (temps du père qui mange salé, temps de l'enfant qui aura soif). L'idéal du lien suit cette logique de réflexion en alimentant son plan d'action pour faire face à un autre type de destruction du lien: *con sâu làm rau nội canh* (une seule chenille souille toute la casserole de soupe). L'individuel peut nuire au collectif, le local ne peut tracer ses propres frontières face au territoire de la vie. Sans unité entre l'ancestralité, la parentalité et la familialité, la fluidité du lien n'existe pas. Les Vietnamiens ont recours à diverses expressions pour évoquer cet amour de l'origine, tantôt *ở đâu quen đấy* (habiter en s'habituant au lieu), tantôt *ở đâu thương đấy* (habiter en aimant le lieu). Cette équation permet la découverte: *an cư lạc nghiệp* (la sérénité de l'habitat assure la prospérité du karma). La reproduction du mental d'habitable, pour accueillir le lien enracinant, participe à la compréhension de ce *karma*, parce que le sortir de chez soi est compris comme s'exposer aux vicissitudes de l'extérieur. La disponibilité d'un lien libère les assignations du regret de la perte, le saisir le devenir: *tre già măng mọc* (le bambou vieillit, ses pousses grandissent). L'enracinant est déjà dans la naissance (nouvelle), dans la composition d'ensemble de ce qui résiste à côté de ce qui existe. Concernant la durée du lien dans la totalité du réel, F. Jullien insiste sur la constante de racine: «Ce qui conduit à une hiérarchie des valeurs: la «constance» morale l'emporte sur la «perspicacité» intellectuelle comme facteur du succès. La seconde, en tant que pure saisie de l'esprit, n'opère que dans l'instant, l'autre, qui fait appel à la fermeté de l'âme, s'appuie sur la durée et se trouve donc coextensive à la totalité du réel, dans son déroulement».<sup>4</sup>

### Lien rituel : le respect endosse l'harmonie

La solennité du lien dépend d'un entraînement quotidien, sa codification est un ritualisme se démarquant du conformisme qui valorise le laisser-aller, sans esprit d'initiative, lequel se sclérose dans le relationnel et se raidit dans l'évolution de la vie. Le rituel s'installe dans le spontané en vietnamien: *tự nhiên* (agir naturellement), où le respect est déjà dans le gestuel et le corporel. Le lien rituel dépend ainsi de *thuận* (la fluidité) et de *hoa* (l'harmonie), condition première de *bình* (la pacification). Ce communautarisme ouvert, celui des rapports sociaux féconds, dépassant l'application du droit, n'est pas à craindre, car il ne semble animé ni par l'intégrisme des dogmes ni par le fanatisme des actes. Le besoin de croire au lien, essentiellement humain, n'est rien d'autre que le besoin de sens, entre nécessité et illusion, sans se laisser enfermer dans les institutions du texte et les calculs du sacrifice, mais se déployant de façon indéfiniment extensive. «Sa capacité d'effet porte [le Sage], note François Jullien, à communiquer transversalement, de proche en proche, avec tous les autres pans, aspects ou «moments», de l'expérience».<sup>5</sup>

### Lien retournant : l'origine absorbe l'errance

L'écrivain Doãn Quốc Sĩ retourne chez lui, après des années d'absence, entre les

camps de rééducation et les prisons, qui ont coupé tout lien avec sa famille. Le jour de son retour à la maison, dans une ambiance familiale joyeuse et festive, le premier geste de l'écrivain est de se présenter devant l'autel des ancêtres. Baguettes d'encens allumées, mains jointes, il informe respectueusement les (portraits des) ancêtres: «Je suis de retour». Un geste autrefois normal dans la pratique du culte des ancêtres, qui devient peu à peu étrange pour les jeunes générations à l'heure de la mondialisation: un simple geste d'autrefois qui devient à présent «extraterrestre». Le fonds du lien filial est pourtant là: le lien informant les ancêtres de ce qui se passe prépare le lien retournant du survivant au cœur de sa famille. Informer les ancêtres de son retour, c'est renouer avec eux un lien qui s'était provisoirement relâché, mais qui n'était en aucun cas coupé. Ce «je suis de retour», avec le feu de l'encens qui éclaire les visages des ancêtres, dépasse l'accueil festif de la famille, il est signe de l'accueil à bras ouverts de plusieurs générations qui ont vécu, sont mortes et vivent à présent sous le même toit, retrouvant l'unité dans l'accueil, la cohésion dans le retour. Le moi-en-sujet est porté par son monde-en-lien, et les uns cherchent les autres pour renouer, se relier: *con cái ở đâu ông bà ở đây* (les enfants s'installent, les ancêtres sont là). La sensation d'être entouré des âmes et de l'amour des Anciens s'apparente à une harmonie de sonorités, étrangère aux bruits du dehors, à la sensation d'une vibration interne. Le lien retournant livre sans difficulté son refuge protecteur: quitter le mal de la vie pour retrouver le natal paisible, éloigner la souffrance du moment pour rejoindre l'accueillant ancestral. L'effet du ritualisme de retour, en se fixant sur le lien natal et natif, fait émerger un autre principe de régulation de la vie entre proches. Ici, les vicissitudes prendront fin comme une mauvaise saison qui arrive à son terme, laissant apparaître discrètement mais réellement un (autre) renouvellement sans fin du monde. C'est pourquoi les Vietnamiens désignent, avec une certaine angoisse, l'être sans possibilité de retour sur le lieu du lien familial par deux courtes expressions : *biệt tăm* (la disparition de l'ombre) et *biệt tích* (la disparition des traces), résultant toutes deux de la violence de défiguration du lien. Car l'être sans retour, comme la poussière flottante, est un être qui ne sait plus rentrer - et, au bout du compte, un être sans repos. En revanche, le sens du lien nous ouvre à une dimension, dont F. Jullien nous dit :

«Plus on l'approfondit, plus elle nous rend conscients, à travers le sentiment moral, de la solidarité qui relie fondamentalement notre existence à celles des autres et donc de la cohérence d'ensemble à laquelle nous participons».<sup>6</sup>

### Lien naissant : la survie cherche l'enfance

Le poète Thanh Tâm Tuyền, emprisonné pendant de longues années dans les camps de rééducation les plus reculés du pays, privé de papier et de crayon, n'a pourtant jamais renoncé à la poésie. Toutefois, cette expérience douloureuse a modifié profondément sa réflexion sur le lien filial de ses compatriotes qui se tournent un peu trop, à son goût, vers les ancêtres disparus. Chaque année, pour les anniversaires de ses enfants, il écrit - de mémoire - des textes, obéissant à une sorte de rituel insolite dans un pays où l'on vénère plutôt l'anniversaire de décès que celui de la naissance des descendants. Mais, une fois cet exercice

poétique engagé, Thanh Tâm Tuyền mobilise toutes ses ressources vitales, au sein du milieu carcéral, en fabriquant des cadeaux pour ses enfants dans des matériaux de récupération qui sont aussi des signes de la mort omniprésente au quotidien. Les textes d'anniversaire des descendants absents, les cadeaux créés à partir de ces matières mortes qui réveillent le prisonnier, soufflent la vie au sein de l'environnement morbide du camp - lien naissant devenu vivant malgré la distance - comme une vie rajeunie pour sauver la vie menacée. Dans ce lien naissant, la vie ne vient pas de l'extérieur du camp, mais elle est nourrie de l'intérieur, par le poète, qui calque sa vie sur celle de ses propres enfants en imaginant leur croissance corporelle, leur développement mental, leur vivacité physique... Ce sont là de vraies matières vivantes qui viennent renforcer la résistance invisible du poète. Dans sa pensée, ce lien naissant devient le lien croissant ; étranger à l'agonie des camps, il éloigne les épidémies, les maladies qui guettent le corps. Du naissant au croissant, il devient enfin lien autonomisant, vibrant avec les forces de vie des proches, certes lointains mais présents dans le lien pensant. Comme Hannah Arendt, Thanh Tâm Tuyền a vu très tôt les erreurs des intellectuels, artistes et écrivains, qui se sont laissés abuser par les changements de masque des révolutionnaires, de la lutte pour l'indépendance nationale au totalitarisme révolutionnaire tout au long du XXe siècle. Un couple oppositionnel s'est ainsi formé à l'intérieur de son expérience personnelle, dans l'enfer des camps: en s'interrogeant sur sa propre existence tout en se référant à la mémoire naissante de ses enfants comme continuité émergente du lignage de ses ancêtres, il échappe à toute forme de «complicité provisoire», il fait triompher la «fidélité permanente» de l'intelligence du temps, de l'amont des anciens à l'aval des descendants. Or, c'est aussi cette continuité processive du temps pensé comme renouvellement et transition continue qu'a décrite François Jullien en l'opposant au temps distensionnel des Européens, se constituant à partir des seuls extrêmes du début et de la fin.

### Lien appelant : la racine stabilise l'univers

Võ Phiến, le maître du genre littéraire *tuỳ bút* («au gré de la plume») raconte son exil interminable tout au long de ses voyages improvisés dans l'immensité des États-Unis depuis 1975. Un jour, il apprend que les Indiens de ce pays, vivant loin de la civilisation urbaine, ont l'habitude d'appeler leurs ancêtres - premiers propriétaires de cette terre d'Amérique - par des cris et des hurlements. Des cris qui appellent, des hurlements qui cherchent. Il les entend comme des souffles vivants et les voit comme des liens qui se renouent dans l'air. Ces cris font rêver Võ Phiến. Depuis la Californie où il s'est installé, il croit entendre de l'autre côté du Pacifique les cris et les hurlements de ses ancêtres au Vietnam qui l'appellent. Malgré la distance, la voix des ancêtres lui parvient distinctement, les deux continents ne sont plus si loin, les deux mondes, celui des morts et celui des vivants, se sont rapprochés. Une force apparemment muette mais qui discrètement appelle à traverser l'espace est devenue la messagère du lien dans l'ensemble des karmas familièrement proches. Loin d'être neutre, c'est une véritable source de vie, resserrant le lien distendu, exprimant sa vitalité démesurée dans le «hurlant». Ainsi, l'exil n'est pas conçu comme une transition dans l'espace, entre le point de départ du pays d'origine et le point d'arrivée du pays d'accueil, mais plutôt comme la disjonction alimentant la

surtension. Ré-archéologiser le lien, c'est défaire l'exil. À travers lui et chemin faisant, tout ce qui se trouve pré-notionné, pré-problématisé dans la racine (la source, le natif, l'ancestral) se transforme en réels effets d'adhérence, maillant les nœuds de la pensée de l'existentiel: le lien appelant appelle sa racine pour échapper à son épuisement face au temps. Je retrouve ce principe d'archéologie dans l'effort qu'accomplit F. Jullien pour fait reparaître - sur un plan logique - le «précatégorisé» («préquestionné») que constitue ce qu'il appelle le fonds d'entente d'une culture.

### Lien total : l'air du temps à l'aise du partage

Le moment semble venu de formuler des conclusions (provisoires) en attendant d'autres discussions avec F. Jullien. Un chant populaire qu'on entend dans tout le Vietnam confronte l'espace humain avec l'espace animal. L'oncle - le premier humain du chant - et la tante - second humain - ouvrent leur maison et accueillent. Le merle - l'animal - peut manger et boire à son aise, mais par inadvertance il casse le bol. Les humains se fâchent, mais ils ne coupent jamais ce lien d'«à l'aise». L'aptitude au partage supprime la séparation entre espèces, la possibilité de la vie commune efface l'ambiguïté de la cohabitation, le partage va droit à l'interpénétration: «*Con chim sáo sậu, ăn cơm nhà cậu, uống nước nhà cô, cậu cô bắt đền*» (Le merle, ah! C'est toi, qui manges le riz de l'oncle, qui bois l'eau chez la tante, qui casses le bol; le merle doit les rembourser).

En captant le souffle philosophique que renouvellent les travaux de François Jullien sur la pensée chinoise, les spécialistes travaillant sur l'Asie découvriront les effets du décloisonnement des divers champs des études asiatiques. Le spécialiste d'un champ de recherche sur l'Asie se satisfait, en général, d'être tranchant et pointu dans son domaine, alors que la dynamique théorique de François Jullien établit des relations de voisinage entre les spécialisations, puis entre les disciplines des sciences humaines. Ce lien mérite d'être médité. En suivant, à partir de l'œuvre de François Jullien, le sillage de la raison comparative, instaurée dans l'écart des rivages comme dans la tension des clivages entre les deux pensées européenne et chinoise, les spécialistes travaillant sur l'Asie s'inscriront peut-être mieux, à l'intérieur même de l'enchaînement des faits historiques, donc localisés et datés, dans la construction de typologies civilisationnelles d'où se dégagent ressemblances et analogies - et, de là, feront de la raison comparative une raison fortement interprétative. Ce lien - de la comparaison - fait depuis un certain temps l'honneur des sciences humaines, favorisant l'«homologation» des échanges entre spécialistes de continents éloignés. Accompagnons la démarche critique à l'intérieur du chantier de François Jullien, où le dialogue entre les systèmes de pensée ne s'arrête pas aux jeux d'appartenance - lieux de la spécificité, donc de l'exclusivité, et tels que l'altérité n'y véhicule plus que de l'ethnicité différentielle. Car, si un tel dialogue semble possible, il doit être porteur d'une chance de rencontre (*duyên*, concept clé de la culture vietnamienne marquant le début d'un lien) offrant de nouveaux atouts pour relancer l'anthropologie, l'histoire, la philosophie ... Encore un lien à méditer.

## Notes

- <sup>1</sup> Du «temps». *Éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, «Collège de philosophie», 2001.
- <sup>2</sup> Nourrir sa vie. À l'écart du bonheur, Paris, Le Seuil, 2005, p. 29.
- <sup>3</sup> Procès ou création. Une introduction à la pensée des lettrés chinois, Paris, Le Seuil, «Des Travaux», 1989.
- <sup>4</sup> La propension des choses, Paris, Le Seuil, «Des Travaux», 1992, p. 179.
- <sup>5</sup> *Un sage est sans idée. Ou l'autre de la philosophie*, Paris, Le Seuil, «L'Ordre philosophique», 1998, p. 46.
- <sup>6</sup> *Le Détour et l'accès*, Grasset, Paris, «Collège de philosophie», 1995, p. 274.